



**HAL**  
open science

## Antonio Gramsci, écrire : r-exister

Luca Salza

### ► To cite this version:

Luca Salza. Antonio Gramsci, écrire : r-exister. Pierandrea Amato (Dir.); Alain Brossat (Dir.); Adriano Vinale (Dir.); Salza Luca (Dir.). Pouvoir destituant. Au-delà de la résistance / Potere destituente. Oltre la resistenza, 1/2013 (3), , pp.109-118, 2013, Outis!, 978-88-5751-743-8. hal-01656978

**HAL Id: hal-01656978**

**<https://hal.univ-lille.fr/hal-01656978>**

Submitted on 15 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ANTONIO GRAMSCI, ÉCRIRE : R-EXISTER

par  
Luca Salza

Le poster de Gramsci a orné pendant des longues années après la Deuxième Guerre mondiale un grand nombre de pièces et de chambres en Italie. Antonio Gramsci est devenu une icône. Sa photographie, en premier plan, en noir et blanc très sombre, commandait le respect, voire un peu de crainte. C'est le destin de toutes les «statues», de tout monument «national». Le martyr le plus célèbre du fascisme, un des grands théoriciens du marxisme en Europe n'y a pas échappé.

La «Résistance» italienne avait trouvé un visage. Il ne s'agissait pas simplement de perpétuer le récit «partisan» de la lutte contre l'ennemi intérieur et/ou étranger, les écrits de Gramsci permettaient de fixer ces histoires de lutte et de libération, d'en donner la modélisation parfaite.

Or, Antonio Gramsci avait des yeux bleus très doux.

Gramsci était jeune et beau, fragile. Il a toujours eu une «petite santé» et pourtant il n'a jamais eu peur de rien ou presque, car il ne cessait de rouler dans son esprit de profondes pensées. Depuis son plus jeune âge, lorsqu'il habitait sur une île de l'«autre Méditerranée», celle qui n'est ni gréco-romaine, ni judéo-chrétienne, mais conserve plutôt une âme «étrangère», «barbare», rétive aux civilisations dominantes – la Sardaigne – Gramsci manifeste son envie d'ouvrir son esprit vers des horizons inexplorés. Dans une lettre à sa femme, Giulia Schucht, datée 1er juillet 1929, à propos des jeux préférés de leurs enfants, Delio et Giuliano, Gramsci écrit:

Tu te souviens comme, à Rome, Delio croyait que je pouvais réparer tout ce qui était cassé? Aujourd'hui, il l'a certainement oublié. Et lui, est-il porté au bricolage? Ce serait, à mon sens, un indice... d'esprit constructif, de caractère positif meilleur que le jeu du meccano! Tu te trompes si tu crois que quand j'étais petit je me sentais porté vers les lettres et la philosophie, ainsi que tu l'as écrit. J'étais au contraire un intrépide pionnier et je ne sortais de chez moi sans avoir dans mes poches des grains de blé et des allumettes enveloppées dans des petits morceaux de toile cirée, pour le cas où j'aurais été jeté sur une île déserte et abandonné à mes seuls moyens. J'étais aussi un constructeur hardi de barques et de chariots et je connaissais sur le bout du doigt toute la nomenclature maritime: mon plus grand succès, ce fut le jour où un ferblantier du village me demanda le modèle en papier d'une superbe goélette à deux ponts, pour la reproduire en ferblanc. J'étais même obsédé par ces choses car à sept ans j'avais lu *Robinson* et *l'Île mystérieuse*. Je crois même qu'une enfance comme celle qu'on pouvait connaître il y a trente ans est aujourd'hui impossible: aujourd'hui, les enfants, en naissant, ont déjà qua-

tre-vingts ans, comme le Lao-Tsé chinois. La radio et l'avion ont à jamais détruit le Robinsonisme qui a nourri les rêveries de tant de générations. L'invention du *meccano* elle-même indique comment l'enfant s'intellectualise rapidement; son héros ne peut être Robinson, mais le policier ou le voleur expert, du moins en Occident.

La Sardaigne, l'enfance de Gramsci, demeurent essentielles dans son parcours. L'homme politique, le combattant de la liberté ne reniera jamais cet enfant en quête d'aventures. Et quand il est le chef du mouvement ouvrier italien, à la grande surprise de ses camarades, il s'occupe encore de cultures subalternes, de folklore et impose la question de la «différence» anthropologique et culturelle du Sud de l'Italie. Il a pourtant déjà connu la force et la persuasion de la civilisation «du Meccano». Depuis 1911, il étudie à l'Université de Turin, grande ville industrielle du nord de l'Italie, la ville des usines automobiles FIAT, ville dominée par les machines et les rythmes infernaux du fordisme.

En l'espace de quelques années, le jeune homme, démuné et gracile, venu d'une province oubliée et entourée par la mer, deviendra un journaliste et un organisateur politique de première importance dans le Nord industrialisé, puis élu député à Rome, enfin le dirigeant des communistes italiens et l'une des personnalités les plus écoutées du mouvement ouvrier international. C'est dans ce sens que la «vie» d'un «auteur», ou plutôt ses «vies», deviennent intéressantes. Dans ses «anecdotes» – l'enfance pauvre en Sardaigne, la solitude et les maladies à Turin, les combats politiques et culturels, etc. – se déploie tout un mode de penser. Le «style de vie» de Gramsci nous intéresse dans la mesure où toute son énergie, son refus par exemple de quitter l'Italie sous le fascisme, comme le faisaient les autres dirigeants politiques démocratiques, ou bien son indignation face à ceux qui lui conseillaient de demander sa grâce au pouvoir fasciste pour sortir de prison («Cette démarche équivaudrait à un suicide et je n'ai nulle envie de me suicider...»), implique une certaine idée de la philosophie. C'est cette idée de la philosophie que Gramsci laisse exploser, dans les geôles fascistes, en écrivant ces «Cahiers» et en adressant des «Lettres» à ses amis, ses amours, ses camarades de lutte. Encore une fois l'anecdote de la vie se fait aphorisme de la pensée.

La question pour nous est de savoir si ces «Cahiers», et les «Lettres» qui les accompagnent, les suivent, les éclairent, sont quelque chose de plus ou de différent d'un «modèle» de «Résistance»? Ou plus précisément: nous chercherons à voir de quelle manière les «Cahiers» et les «Lettres» de Gramsci «résistent».

Mais qu'entendons-nous lorsque nous parlons de ces «Cahiers de prison»? Les *Cahiers de prison* ne sont nullement un «ouvrage» au sens propre du terme, ils sont plutôt une sorte de cahier de brouillons, l'ensemble des notes éparses de Gramsci, ses gloses ou ses comptes-rendus ou observations diverses sur des livres, des pièces de théâtre, des romans policiers, etc., ses réflexions sur différents arguments qu'il rédige en prison sur des «cahiers» que l'administration pénitentiaire lui donne avec beaucoup de parcimonie.

Gramsci n'a nullement l'intention de publier ce matériel. L'ensemble de ces

cahiers ne porte donc aucun titre. Le titre qu'on a donné à tout cela a été choisi par les éditeurs. Gramsci commence à les écrire lorsqu'il est reclus à Turi le 8 février 1929. Toutefois déjà le 19 mars 1927, quelques mois seulement après son arrestation, il semble manifester une idée de ce projet d'écriture. Dans une lettre à sa belle-sœur Tania, qui sera son soutien indéfectible alors qu'il croupit dans les geôles fascistes, il écrit:

Je suis obsédé (il s'agit là d'un phénomène propre à ceux qui sont emprisonnés, je crois) par cette idée qu'il faudrait faire quelque chose *für ewig*, selon une conception complexe de Goethe dont je me souviens qu'elle a beaucoup tourmenté notre Pascoli, etc.. En somme, je voudrais, suivant un plan préétabli, m'occuper intensément et systématiquement de quelque sujet qui m'absorberait et polariserait ma vie intérieure. J'ai pensé jusqu'ici à quatre sujets – et cela est déjà un indice que je n'arrive pas à me recueillir; à savoir:

- 1) Une recherche sur la formation de l'esprit public en Italie au siècle dernier; en d'autres termes, une recherche sur les intellectuels italiens, leurs origines, leurs regroupements selon les courants de la culture, leurs différentes manières de penser, etc., etc. (...)
- 2) Une étude de linguistique comparée! Rien de moins. (...).
- 3) Une étude sur le théâtre de Pirandello et sur la transformation du goût théâtral italien que Pirandello représente et qu'il a contribué à déterminer. (...).
- 4) Un essai sur... les romans feuilletons et le goût populaire en littérature. (...).

Selon Gramsci, un fil rouge relie ces quatre thématiques. «L'esprit populaire créateur» constitue leur fondement unique. En effet, il représente, aux yeux de Gramsci, le rôle que jouent les intellectuels (philosophes, universitaires, mais aussi artistes, d'où l'importance qu'il accorde au théâtre et à la littérature, même «de gare») dans la création d'un «esprit public», c'est-à-dire dans la constitution d'une communauté de pensées et d'affects à même d'unifier le peuple dans le cadre d'un projet commun (la nation). Autrement dit, ce sur quoi Gramsci veut travailler est la formation de l'Etat-nation en Italie et les rapports qui se créent, dans ce processus, entre les intellectuels et le peuple. Quelques mois après, dans une lettre datée 23 mai 1927, Gramsci redimensionne un peu ce vaste projet, et il affirme, toujours à Tania, qu'il a l'intention de se consacrer seulement à l'étude des langues.

Je crois qu'il m'est impossible d'étudier vraiment, pour des multiples raisons non seulement psychologiques, mais aussi techniques. Il m'est très difficile de me donner complètement à un sujet ou à une matière et de m'y enfoncer sans réserve, comme on fait précisément quand on étudie sérieusement, de façon à relever tous les rapports possibles et à les organiser harmonieusement. Quelque chose de ce genre commence peut-être à se produire pour l'étude des langues, que je cherche à mener systématiquement.

Gramsci reviendra souvent sur les conditions dans lesquelles il est obligé (ou mieux: empêché) de travailler. Et l'étude des langues, les traductions consti-



tuent effectivement une part importante de son travail. Malgré tout cela, il reprendra son projet plus vaste. Mais il faudra attendre encore quelques années. Ce n'est qu'en 1929 qu'il commence réellement à écrire ses «notes». Il le fera jusqu'en 1935 en produisant un total de trente-trois cahiers, il remplira 2848 pages de ces cahiers. Dans le premier cahier, daté 8 février, il énonce son programme:

Premier cahier (8 février 1929)

Notes et remarques

Thèmes principaux:

- 1) *Théorie de l'histoire et de l'historiographie.*
- 2) *Développement de la bourgeoisie italienne jusqu'en 1870.*
- 3) *Formation des groupes intellectuels italiens: développement, attitudes.*
- 4) *La littérature populaire des romans-feuilletons et les raisons de sa fortune persistante.*
- 5) *Cavalcante Cavalcanti: sa situation dans la structure et dans l'art de La Divine Comédie.*
- 6) *Origines et développement de l'Action catholique en Italie et en Europe.*
- 7) *Le concept de folklore.*
- 8) *Expériences de la vie en prison.*
- 9) *La question méridionale et la question des îles.*
- 10) *Observations sur la population italienne: sa composition, fonction de l'émigration.*
- 11) *Américanisme et fordisme.*
- 12) *La question de la langue en Italie: Manzoni et G. I. Ascoli.*
- 13) *Le «sens commun» (cf. 7).*
- 14) *Revue type: théorique, critico-historique, de culture générale (divulgation).*
- 15) *Néogrammairiens et néolinguistes («Cette table ronde est carrée»).*
- 16) *Les petits-neveux du père Bresciani*

Le mois suivant, dans une lettre à Tania du 25 mars, il indique qu'il veut se consacrer principalement à trois de ces sujets: les intellectuels, la théorie de l'histoire, américanisme et fordisme. Dans une autre lettre, toujours à Tania, datée 17 novembre 1930, il précise la façon dont il veut aborder la question des intellectuels, il veut étudier la fonction «cosmopolite» des intellectuels italiens depuis la Renaissance et Machiavel.

On peut diviser la rédaction des Cahiers en trois grandes phases:

1) Février 1929 – août 1931. C'est la phase la plus créative du travail de Gramsci. Il rédige les sept premiers cahiers. En août il écrit à Tania pour lui dire qu'il n'arrive pas à poursuivre son projet. Le 3 août il subit une grave attaque d'hémoptysie. En novembre, Gramsci est toujours dans l'impossibilité de travailler: «Je n'arrive pas à concentrer mon attention sur une question. Je sens que je me désagrège intellectuellement comme je le suis déjà physiquement».

2) Deuxième phase (1931-1933). Selon Valentino Gerratana cette crise implique un nouveau départ dans le projet d'écriture de Gramsci. Lisons le début du «cahier», numéro 8:

*Essais principaux; introduction générale.* Développement des intellectuels italiens jusqu'en 1870: différents périodes. La littérature populaire des romans-feuilletons. Folklore et sens commun. Le problème de la langue littéraire et des dialectes. Les petits-neveux du père Bresciani. Réforme et Renaissance. Machiavel. L'école et l'éducation nationale. La position de B. Croce dans la culture italienne jusqu'à la guerre mondiale. Le Risorgimento et le Parti d'action. Ugo Foscolo dans la formation de la rhétorique nationale. Le théâtre italien. Histoire de l'Action catholique: catholiques intégristes, jésuites, modernistes. La Commune médiévale, phase économique-corporative de l'Etat. Fonction cosmopolite des intellectuels italiens jusqu'au XVIIIème siècle. Réactions à l'absence d'un caractère national-populaire de la culture italienne: les futuristes. L'école unique et sa signification pour toute l'organisation de la culture nationale. Le «lorianisme», un des traits des intellectuels italiens. L'absence de «jacobinisme» dans le Risorgimento italien. Machiavel, technicien de la politique et politicien complet ou en acte. *Appendices:* Américanisme et fordisme.

Sur la base de ce sommaire général, nous remarquons que Gramsci reprend les thèmes annoncés précédemment et abandonne ses exercices de traduction (quatre des 33 cahiers présentent les traductions de Gramsci). Il y a toutefois ici un effort de précision et aussi une volonté de mettre de l'ordre dans ce matériel. En effet, dans cette phase, Gramsci rédige dix autres cahiers (certains d'entre eux seront aussi achevés dans une phase successive), il écrit des notes diverses (des «miscellanées») et compose des «cahiers spéciaux» qui dans son intention devaient mieux organiser ses notes éparses en les regroupant selon les différentes thématiques.

3) Au mois de mars 1933, Gramsci est frappé d'une autre grave crise. Il est transféré dans une clinique à Formia où il compose douze cahiers. Il s'agit de «cahiers spéciaux», mais Gramsci, très affaibli, se limite presque toujours à recopier ses notes précédentes, sans plus les réélaborer. En 1935, il est victime de nouvelles crises qui exigent son hospitalisation à Rome. A partir de ce moment, il n'écrira plus. Le fascisme, la prison auront eu finalement raison de lui.

L'ouvrage est donc inachevé. En réalité, Gramsci sait bien, certainement à partir de la première crise grave qu'il subit, en 1931, qu'il ne pourra jamais achever son «projet». La détention, ce n'est pas le Club Med<sup>1</sup>! Elle lui interdit, par exemple, de pouvoir consulter les livres dont il a besoin. Gramsci ne pourra jamais vérifier ses sources et ses affirmations se fondent souvent sur des souvenirs de lectures anciennes. C'est la raison pour laquelle il a écrit une note, dont la portée, d'un point de vue méthodologique et théorique, est pour nous fondamentale. Elle doit accompagner toute lecture des Cahiers:

1 L'ancien Président du Conseil de la République italienne, Silvio Berlusconi, parmi le nombre de «blagues» dont il a inondé l'Italie et avec lesquelles il était censé faire rire (ou pleurer, selon les cas) ses compatriotes a eu une fois le culot (ou l'ignominie, toujours selon les différents points de vue d'où l'on examine la chose) d'affirmer que les détenus politiques sous le fascisme n'avaient pas eu, au fond, un destin si misérable si l'on pense qu'ils séjournaient dans des endroits qui aujourd'hui sont devenus des paradis du tourisme.

1° Caractère provisoire – d'aide-mémoire – de ces notes et remarques; 2° On pourra en tirer des essais indépendants et non un ouvrage organique d'ensemble; 3° Il ne peut y avoir encore de distinction entre la partie principale de l'exposé et les parties secondaires, entre le «texte» et les «notes». Il s'agit souvent d'affirmations non vérifiées que l'on pourrait appeler une «première approximation»; on pourra peut-être en abandonner certaines au cours de recherches ultérieures, et c'est peut-être même l'affirmation inverse qui s'avérera exacte; 5° Cela dit, l'ampleur du sujet et l'incertitude de ses limites d'après ce qu'on a dit plus haut ne doivent pas donner une mauvaise impression: on n'a nullement l'intention de compiler un fouillis confus sur les intellectuels, un recueil encyclopédique qui comblerait toutes les «lacunes» possibles et imaginables.

Ces lignes précèdent immédiatement l'autre citation du cahier 8 que je viens de donner. C'est-à-dire que Gramsci, quand il reprend son projet, après la première crise, sent aussitôt l'exigence de présenter son caractère «provisoire». D'ailleurs, à maintes reprises, il insistera sur cette question. Il s'agit d'une véritable prise de position. Gramsci sait pertinemment qu'il produit des notes qui seront forcément «ouvertes». De plus, Gramsci ne cesse de reformuler leur structure, de superposer les écritures, d'intervenir sur les passages qu'il a déjà écrits ou bien de laisser des pages blanches où il se promet d'ajouter d'autres remarques. Les éditeurs des Cahiers ont ainsi divisé le matériau des notes gramsciennes selon les différents moments de leur rédaction: les textes «A» sont les textes que Gramsci a écrits en premier; les textes «B» sont les textes dont on n'a qu'une seule composition; les textes «C» sont les textes où Gramsci reprend les textes «A». Le problème c'est que cette reprise se réalise de manière différente: parfois Gramsci réunit différents textes «A» en un seul texte «C», d'autres fois le texte «A» est divisé en différents textes «C». Parfois encore il n'y a aucune différence entre les deux rédactions. De même, quand il utilise à nouveau les textes, Gramsci prend des postures différentes, parfois il y a une grande différence entre les deux moments de la composition, d'autres fois il se limite à recopier dans les textes «C» les premiers textes «A»<sup>2</sup>. Nous sommes face à des notes qui ne sont nulle part achevées, dont l'auteur n'a jamais pu dresser un plan définitif et qu'il n'a pas pu réviser. Il faut toujours avoir à l'esprit que les Cahiers de Gramsci sont un véritable *work in progress*. D'une part, ce sont les conditions dans lesquelles s'étale leur production qui déterminent le caractère incomplet et toujours en procès de la structure des Cahiers. L'écriture est donc forcément toujours en devenir, toujours inachevée, toujours en train de se faire. Aussi est-il tout à fait légitime d'observer que les Cahiers ne constituent pas une «œuvre». Ils réunissent un ensemble assez disparate d'écritures non homogènes:

2 Ces remarques philologiques, que je me permets de faire, certes d'une manière sommaire et purement indicative, sont indispensables pour entrer dans le laboratoire de Gramsci. Comme le font observer tous les commentateurs de Gramsci, notamment Fabio Frosini, pour une bonne compréhension des textes de Gramsci, il est nécessaire d'avoir connaissance de cette superposition et/ou de cette stratification de la pensée et de l'écriture de Gramsci.



des réflexions philosophiques et historiques de Gramsci, mais également des listes de livres qu'il veut lire ou demander; des memoranda; des brouillons de lettre; des traductions; des essais de traduction; des notes de grammaire; des considérations sur des mots de langues étrangères. Les Cahiers sont un texte de philosophie, mais aussi des archives personnelles, un fouillis d'idées, un «zibaldone» (si l'on veut se référer à un type d'écriture rendu célèbre en Italie par Leopardi), un répertoire de citations. Bref, comme le dit Raul Mordenti, ils sont un conteneur générique d'écritures différentes. Mais, d'autre part, cette volonté gramscienne de ne pas être «auteur», de ne pas composer un «livre» est tellement insistante qu'elle signale quelque chose de plus profond. Il convient d'abord de souligner qu'il y a eu quelques ouvrages de philosophie, des essais ou des traités notamment, qui ont été produits en prison; songeons, pour ne rester qu'en Italie, à Tommaso Campanella ou à Toni Negri. Des auteurs qui parviennent, malgré la situation douloureuse dans laquelle ils se trouvent, à geler la forme et le sens, à construire une œuvre. Ce ne sont donc pas simplement les conditions de leur production qui déterminent la structure «ouverte» des Cahiers de Gramsci. Au XX<sup>ème</sup> siècle, singulièrement au tournant de la crise du positivisme et de l'idéalisme, dans les premières décennies du siècle, d'autres écrivains et philosophes problématissent à tel point le rapport entre le monde et l'écriture, les choses et les mots, qu'ils dynamitent le concept même d'«œuvre», dans son sens primaire de travail accompli. L'écriture devient un procès infini, ils inventent un type d'écriture non autorial et qui se prolonge dans son mouvement même (les *Passagenwerk* de Benjamin, mais aussi le travail littéraire de Joyce, de Musil ou de Canetti). Autrement dit, sans jamais oublier l'expérience douloureuse de la prison, on peut également interpréter la forme fragmentaire, chaotique, non finie et in-finie des *Cahiers*, la «mobilité» dont ses pages sont porteuses, à l'aune des positions philosophiques qui font surface à l'époque de Gramsci, contre les grandes «narrations» positivistes et idéalistes du passé. Or, l'inachèvement, la précarité de l'écriture, la prise ininterrompue de notes, s'assimilant au fonctionnement d'une machine littéraire, sont également des actes de résistance. L'auteur et l'ouvrage disparaissent, seule perdure une écriture sans fin. On aurait toutefois tort de croire que l'incapacité à conclure sanctionne simplement un échec. Tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense, Gramsci, au fond de sa prison, le dépose dans les pages des cahiers que l'administration pénitentiaire lui fournit. Ce n'est pas un «livre» qui surgit de ces vastes matériaux puisque les pages de ce «livre» se défont littéralement sous les mains de l'écrivain. Écrire est l'interminable, l'incessant dans la mesure où l'écrivain perd le pouvoir de dire «Je» (Blanchot). Le caractère fragmentaire implique la disparition du sujet, sa critique farouche. On peut définir cette double intention comme une soustraction, une esquive par rapport aux contours, aux cadres, aux normes de la pensée systématique. L'objectif polémique de ce refus de la *forma mentis* du passé, des processus d'identification de cette pensée, est le subjectivisme. C'est la raison pour laquelle on écrit la philosophie selon la technique du montage, en utilisant, par exemple sans le déclarer, des citations, ou



en proposant des traductions ou des comptes-rendus de livres, bref on propose des activités qui mettent l'«auteur» entre parenthèses. Gramsci, tout comme Joyce, «ouvre» son texte et se dessaisit ainsi de son droit de «créateur».

Cette écriture de la résistance – à l'orthodoxie, au subjectivisme, aux dominations – n'est jamais un exercice de style. Gramsci est enfermé et pourtant il écrit, non seulement pour sa survie, mais afin d'affirmer une nouvelle relation avec le Dehors. C'est dans cette affirmation que l'écriture devient un acte de résistance. Malgré tout, elle n'est pas repliée sur elle-même, elle n'énonce pas une vérité subjective. Elle lutte pour parvenir à être en accord avec la vie de tout un peuple. A ce moment, quand elle signale un «passage de vie», l'écriture participe de l'histoire. C'est pourquoi il est indispensable pour Gramsci de vivre un rapport personnel et direct avec les gens: il veut avoir «l'impression immédiate, directe, vivante, de la vie de Pietro, de Paolo, de Giovanni, d'autres individus particuliers et réels» (lettre à sa femme Giulia, datée 19 novembre 1928). Tout au long de son incarcération il s'efforce de rester en contact avec des prolétaires, en organisant des discussions, des groupes de parole, des écoles. Lorsque les échos de la vie deviennent trop faibles derrière les barreaux, le projet d'écriture ne peut qu'échouer.

Et pourtant Gramsci a «résisté» de toutes ses forces, avant de se laisser mourir. Non pas pour fonder la nouvelle démocratie italienne, pour unifier les Italiens – catholiques, communistes, socialistes, libéraux, et pourquoi pas quelques fascistes en quête de virginité – comme l'a fait Togliatti avec son amnistie et ses accords avec le Vatican. Rien de tout cela. Lorsque Gramsci se laisse happer par l'écriture, il n'est pas en train de rédiger la Constitution de la République italienne, le tombeau de la lutte des résistants, il cherche simplement de vivre.

Au fond, c'est moins une exigence politique qu'éthique qui détermine la genèse des «Cahiers». L'enjeu du «livre» de Gramsci n'est pas un programme politique, comme le voudront Togliatti et ses camarades staliniens, mais l'écriture même. La difficulté de la lecture des «Cahiers» tient précisément à cela. C'est comme si Gramsci voulait nous mettre devant le processus de création lui-même. En choisissant de ne pas achever son œuvre, il tisse des liens entre l'art, la philosophie, la littérature et la vie. Sa résistance consiste en cette primauté de l'activité du «faire». Le procureur Michele Isgrò dit, lors de la condamnation de Gramsci le 4 juin 1928: «Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner pendant vingt ans». Gramsci écrit ses «notes» pour se soustraire à ce dispositif répressif, pour continuer à vivre, à aimer (sa femme, ses enfants, sa belle-sœur, sa famille, ses amis et ses camarades) et à penser, malgré les fascistes. Il comprend rapidement le fonctionnement abrutissant de la prison:

C'est une machine monstrueuse qui vous écrase et vous nivelle suivant un certain calibre. (...). Certes, je résisterai. Mais, par exemple, je m'aperçois que je ne sais plus rire de moi-même, comme autrefois, et voilà qui est grave<sup>3</sup>.

3 Lettre datée 19 novembre 1928, *op. cit.*, p. 170-171.

Dans l'une de ses dernières lettres, datée 25 janvier 1936, on retrouve ce verbe «résister». Gramsci affirme que depuis dix ans, «exister», pour lui, équivaut à «résister»:

Je suis dans cette situation depuis de nombreuses années, peut-être même depuis 1926, tout de suite après mon arrestation, à partir du moment où mon existence a été brusquement et très brutalement contrainte de prendre une certaine direction et où les limites de ma liberté ont été ramenées à la vie intérieure et où ma volonté n'a plus été que volonté de résister<sup>4</sup>.

Gramsci déplore le fait d'avoir perdu son autonomie et reconnaît que sa vie se configure comme une série de «réactions». Heureusement, l'équivalence entre existence et résistance n'est toutefois pas seulement négative. Elle ouvre la possibilité de l'affirmation d'un extraordinaire espace littéraire et politique.

#### *Ouvrages de Gramsci*

Antonio Gramsci, *Quaderni del carcere*, éd. V. Gerratana, Torino, Einaudi, 1975. Traduction française, Paris, Gallimard, 1978-1996.

Antonio Gramsci, *L'Ordine Nuovo*, 1919-1920, a cura di V. Gerratana et A.A. Santucci, Torino, Einaudi, 1987. Pour la traduction française cf. A. Gramsci, *Ecrits politiques*, I, 1914-1920, éd. R. Paris, Paris, Gallimard, 1974.

Antonio Gramsci, *Lettere dal carcere*, a cura di P. Spriano, Torino, Einaudi, 2011. Traduction française, Paris, Gallimard, 1971.

#### *Quelques textes critiques*

Louis Althusser, *Le marxisme n'est pas un historicisme*, in *Lire le Capital*, Maspero, 1965, tome II, chap. V.

Jacques Texier, *Gramsci*, présentation, choix de textes d'Antonio Gramsci, biographie, bibliographie, Paris, Seghers, 1966.

André Tosel, *Marx en italiques: aux origines de la philosophie italienne contemporaine*, Mauvezin, T.E.R., 1991.

André Tosel, *L'esprit de scission: études sur Marx, Gramsci, Lukács*. Paris: ALUB/Belles Lettres, 1991.

---

4 *Ibidem*, p. 566.

Raul Mordenti, *Gramsci. Quaderni del carcere*, in *La letteratura italiana. Le opere. IV. Il Novecento. II. La ricerca letteraria*, Torino, Einaudi, 1996, p. 605-614.

Fabio Frosini, *Gramsci e la filosofia. Saggio sui Quaderni del carcere*, Roma, Carocci, 2003.